

# Normes endogènes et contre-normes dans les ‘anglais du monde’: modèles d’analyse et terrains de la modernité avancée

Gilles Forlot<sup>a</sup>

## Résumé

*Cet article fournit une vue d’ensemble des divers modèles et théories entourant les enjeux de normes dans les ‘anglais du monde’, en particulier dans les sociétés postcoloniales du cercle extérieur. Il est défendu que le défi de comprendre le développement de l’anglais dans le monde actuel requière des perspectives suffisamment dynamiques pour prendre en compte une variété de phénomènes aux prises avec les sociétés, tels que la migration, la circulation contemporaine des biens et des personnes, les mobilités et interactions virtuelles, la ‘commodification’ des langues, c’est-à-dire, en bref, toutes sortes de phénomènes produits par et dans la modernité avancée. Il s’agit donc de déplacer les analyses de modèles statiques où les langues et les normes sont vues comme des objets homogènes vers des modèles dynamiques où les pratiques linguistiques et culturelles sont intrinsèquement liées aux pratiques sociales. La deuxième partie de l’article examine plus spécifiquement les questions et débats sur l’émergence de normes linguistiques dans une ville et un pays hautement mondialisé en Asie: Singapour.*

**Mots-clés:** Normes linguistiques. Normes endogènes et exogènes. Anglais postcolonial. Anglais du monde. Singapour.

Recebido em: 12/10/2020

Aceito em: 06/12/2020

<sup>a</sup> Instituto Nacional das línguas e civilizações orientais (Inalco), Paris, França. E-mail: gilles.forlot@inalco.fr

## Comment citer:

Forlot, G. Normes endogènes et contre-normes dans les ‘anglais du monde’: modèles d’analyse et terrains de la modernité avancée. *Gragoatá*, Niterói, v.26, n.54, p. 74-104, 2021. <<https://doi.org/10.22409/gragoata.v26i54.46503>>

## Introduction

Cet article, dans ce numéro sur l'émergence des normes endogènes en francophonie, propose de décaler le regard sur une autre des grandes langues internationalement répandue, l'anglais, que l'on a coutume d'appeler, depuis Kachru (1985), les *World Englishes*. L'article propose, après avoir resitué brièvement l'anglais et son expansion dans son contexte historique, d'examiner un certain nombre de modèles de développement et de diffusion de cette langue dans le monde et, notamment, dans les espaces postcoloniaux.

Il s'agira ici de faire un bilan des différentes approches de cette expansion, que celles-ci focalisent plutôt sur les formes de la langue (entrées linguistiques), sur les tenants et les aboutissants sociologiques et/ou politiques de l'expansion de l'anglais dans nos sociétés contemporaines (entrées sociopolitiques, parfois polémiques) ou sur les dynamiques d'analyse qui tentent d'inscrire cette diffusion dans l'histoire contemporaine et dans l'émergence de la mondialisation.

L'un des défis des approches du développement des anglais du monde est de maintenir des analyses dans des perspectives suffisamment dynamiques pour prendre (ou non) en compte divers phénomènes auxquels les sociétés à l'étude sont soumises, telles que la mondialisation et les échanges réels ou virtuels, les circulations et mobilités contemporaines, l'émergence de marchés et d'une marchandisation des langues (ou « commodification »), en bref de toutes sortes de phénomènes produit par et dans ce qu'on appelle désormais l'ultra modernité, ou modernité avancée (RAMPTON, 2006). Je consacrerai la dernière partie de l'article à examiner les débats et controverses sur l'émergence des normes dans une de sociétés fortement inscrites dans l'ultra-modernité : Singapour.

## Éléments d'histoire

Dans l'imaginaire collectif, le destin de l'anglais et celui du latin sont souvent comparés, alors que les deux langues, malgré quelques cheminements historiques similaires, ont une histoire sociolinguistique fort différente (MCARTHUR, 1998; PHILLIPSON, 2003). Le latin, après l'effondrement de l'empire romain, ne servait plus de *lingua franca* que dans quelques situations sociales telles que la lecture, la consultation de

références écrites, en lien notamment avec la pratique religieuse et l'éducation. Ainsi, le latin « post-impérial » ne concernait plus que les lettrés et son usage était essentiellement limité à l'écrit et aux rituels chrétiens. Pour finir, le latin, à la suite de l'effondrement de l'empire, a très vite cessé d'être une L1, devenant de ce fait une véritable *lingua franca* « symétrique », alors que l'anglais, avec plusieurs centaines de millions de locuteurs de langue maternelle, n'a jamais vraiment été, jusqu'à nos jours, caractérisé par cette symétrie. Selon l'interprétation des théoriciens de l'impérialisme linguistique, comme R. Phillipson ou T. Skutnabb-Kangas (cf. développement infra), ceci a nécessairement eu un rôle important à jouer dans la question de l'accès à diverses ressources (négociation de contrats commerciaux, accès au marché de l'emploi, commercialisation des compétences linguistiques... par des locuteurs que la mondialisation de la communication et de l'économie fait souvent entrer en « compétition » (PHILLIPSON 2003, p. 139 et sv.)

En Grande-Bretagne, puis en Amérique du Nord, de la révolution industrielle à nos jours, l'anglais a bénéficié, en plus du processus de colonisation, de l'émergence de l'industrie, des transports modernes et des technologies de pointe, ces activités lui conférant des fonctions de communication inconnues du latin et de ses locuteurs. La langue anglaise a aussi été le véhicule du développement du capitalisme industriel, puis, les États-Unis prenant le relais de la Grande-Bretagne dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, du néo-libéralisme économique et boursier. Le latin, lui, semble être toujours resté déconnecté des idéologies économiques.

Restreinte jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale aux pays sous l'influence coloniale de la Grande-Bretagne et des États-Unis, de nombreux pays, même après la décolonisation, optèrent pour la rétention de l'anglais sous diverses formes : unilinguisme, bilinguisme ou multilinguisme. En Europe, alors que l'anglais est présent sur tous les continents depuis de nombreuses années, l'anglais fait une entrée en force, malgré son statut de véritable nouveau venu (MCARTHUR, 1996, p. 24). Quelques révolutions industrielles et technologiques contribuent à le développer largement, entre autres les communications modernes, le développement de moyens de transport rapide (l'aviation notamment) et l'influence d'une

culture populaire anglo-saxonne (américaine, mais aussi britannique, en particulier dans les années soixante).

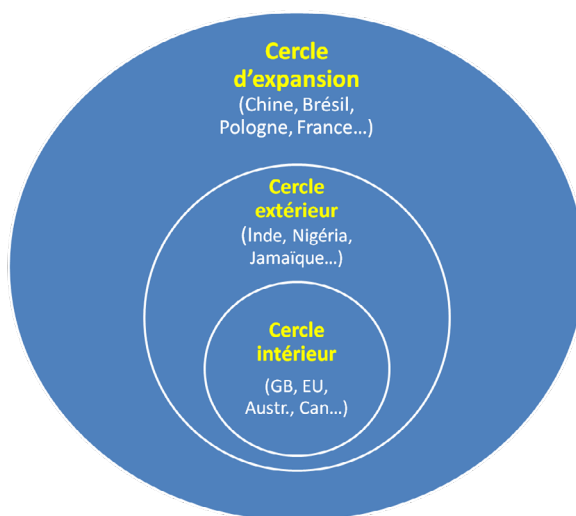
### **Les modèles d'analyse de l'anglais mondialisé : des considérations linguistiques aux questions politiques**

Le développement de l'anglais a rapidement donné lieu à des interrogations de type linguistique. Les chercheurs, par des entrées lexicographiques, syntaxiques et phonologiques essentiellement, se sont penchés sur les réalisations locales de l'anglais dans les différents contextes où cette langue est, comme on le dit et quelles que soient les limites de cette expression, « langue maternelle », « langue seconde » ou « langue étrangère ». Ces trois catégories, avant de se figer dans la littérature de la linguistique appliquée, avaient d'ailleurs déjà été évoquées dans le manuel d'histoire de la langue anglaise de B. Strang (1970), qui parlait déjà de communautés A, B et C pour renvoyer aux différents types de locuteurs de l'anglais dans le monde.

#### **Le modèle circulaire de Kachru (1985)**

La question de la forte présence de l'anglais dans le monde est généralement abordée à partir de conceptions scientifiques de traditions différentes, que je vais décrire synthétiquement ci-après. Préalablement à cette présentation, je reproduis dans le schéma suivant le célèbre modèle concentrique du développement de l'anglais proposé par Braj Kachru dans les années quatre-vingts (Figure 1). Puis, dans les sections qui suivent, je suggère quelques nuances à ce modèle, et insiste sur le fait que certaines de ces modélisations ont le défaut de réifier et de rendre quelque peu statique (BLOMMAERT, 2010; WEE, 2018) les complexités des situations langagières propres au monde anglophone et aux dynamiques sociétales contemporaines.

Cette schématisation a fait florès et son approche révolutionnaire a sans doute un peu occulté les modèles proches mais plus détaillés de McArthur (1996) et Görlach (1990), comme le rappellent Buschfeld et Schneider (2018, p. 33-35). Elle laisse entrevoir, par cette image concentrique, le phénomène de la diffusion historiquement centrifuge de l'anglais, selon un phénomène de diasporisation évoqué ci-



**Figure 1:** Les trois cercles de diffusion de l'anglais

Source: d'après Kachru, 1985

dessus. La schématisation en cercles est intéressante si l'on accepte de considérer que les frontières entre les cercles sont perméables. Or nombre de critiques formulent l'objection que ce modèle saisit mal l'hétérogénéité des pratiques langagières des acteurs sociaux (BRUTHIAUX, 2003) et, parce qu'il s'appuie sur le concept d'État-nation, il ne permet pas d'envisager que des communautés puissent glisser d'une catégorie à l'autre (PARK; WEE, 2009). On peut également imaginer que dans une perspective plus dynamique, les « communautés de pratiques » (WENGER, 2000) puissent se situer sur des frontières de cercles, là où justement ont lieu non seulement les contacts de langues, mais aussi des contacts de pratiques langagières et donc des confrontations de normes.

### **Endonormes et exonormes : les éléments du débat sociopolitique**

Les analyses de type linguistique, dans lesquelles on décrit les phénomènes systémiques de développement de la langue au contact d'autres langues, notamment les langues locales, se sont penchées sur l'anglais (ou les anglais) du cercle extérieur et du cercle d'expansion. L'intérêt porte aussi aux formes d'anglais du nouveau monde, dans une anglophonie des cercles intérieur et extérieur où l'anglais s'est trouvé « indigénisé », c'est-à-dire adapté aux réalités, aux pratiques

et aux influences linguistiques du contexte local (MUFWENE, 2009): États-Unis, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, Malaisie, Singapour.

Comme je le développe plus loin, il arrive parfois que le débat sur les formes locales de l'anglais soit vif, notamment quand la langue est conçue comme support de projets nationalistes. C'est notamment le cas à Singapour où son célèbre parler local, l'anglais populaire singapourien – connu en anglais sous l'appellation de *Colloquial Singapore English* et popularisé sous le nom de *singlish* – fait l'objet de nombre de controverses (WEE, 2018), opposant les tenants d'une norme « internationale », celle d'un anglais global basé sur les formes standard britannique ou américaine, aux militants d'un bilinguisme anglais-singlish à la singapourienne, où le deuxième élément est censé emblématiser l'identité locale et cristalliser le sentiment d'appartenance. J'y reviens dans la dernière partie de l'article.

Mais bien entendu, sûr, la question de l'anglais ne se limite pas à celle de la langue et de ses formes. Le débat porte aussi sur la façon dont cette langue, en constante évolution, est appréhendée en termes de politiques linguistique, éducative, culturelle, voire identitaire.

Historiquement, on peut percevoir dans le développement de l'anglais des formes d'expansion diaporique en trois étapes (KACHRU *et al.*, 2006, p. 2-3). La première étape fut celle de l'expansion de l'anglais, au sein même de ce que l'on appelle les Îles Britanniques, vers le Pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse. Puis vint la colonisation, dans une deuxième diapora, de l'Amérique du Nord et des terres océaniques d'Australie et de Nouvelle-Zélande, puis une troisième expansion diasporique vers l'Asie (de l'Inde à l'Extrême-Orient), l'Afrique et les Caraïbes. Si l'on reprend l'image circulaire de Kachru (1985), le développement de l'anglais dans le cercle d'expansion correspond donc à une quatrième diaspora (BOLTON, 2006), celui des « *World Englishes* », les parlers anglais du monde non anglophone.

Dans les années 1980, deux grands spécialistes de l'anglais se lancent dans un débat, par articles interposés, sur les statuts et l'avenir de la langue anglaise dans le monde. Ce débat oppose le linguiste britannique Randolph Quirk

au linguiste américain d'origine cachemirienne Braj Kachru. Les deux hommes développent des positionnements opposés concernant la nécessaire référence à une norme de l'anglais standard inspirée de la langue des natifs. Quirk (1985), entre autres, pense que seul le maintien d'une telle norme garantit à la fois l'intelligibilité entre anglophones et l'avenir d'une langue que l'on peut toujours appeler l'anglais. Kachru (1985; 1988), pour sa part, estime que la position de Quirk et de ses partisans ne prend pas en compte les questions sociolinguistiques liées aux constructions plurilingues et multiculturelles de nombre de pays et/ou de communautés où l'anglais se développe (ceux qu'ils situent dans le cercle extérieur et le cercle d'expansion), et que ces considérations complexes exigent que l'on déconstruise, que l'on « démythifie » (KACHRU, 1988), les canons traditionnels de la langue anglaise. En ce sens, la critique de Kachru paraît particulièrement efficace en ce qu'elle s'attache à ne pas omettre que la diffusion et l'indigénisation (MOAG; MOAG, 1977) - ou nativisation - de l'anglais est bien plus qu'un processus linguistique: il participe de dynamiques complexes qui mettent en jeu des considérations politiques (problèmes d'aménagement linguistique), identitaires (gestion des contacts induits par la présence de plusieurs langues, questions de domination et/ou de diglossie, par ex.), culturelles (place et visibilité dans les médias et dans la culture populaire, par ex.) et éducatives (institutionnalisation de l'enseignement de l'anglais langue seconde ou étrangère).

Le débat décrit ci-dessus entre Quirk et Kachru pose les jalons d'un autre, plus sociopolitique. La diffusion de l'anglais a permis de décrire, de répertorier et de théoriser, comme je viens de le rappeler, l'existence de formes non natives et de formes nativisées de cette langue présente sur tous les continents. Elle suscite aussi depuis longtemps des débats animés sur des questions relatives aux inégalités, au pouvoir et à la domination. En termes politiques et sociolinguistiques, on dénombre quelques orientations principales que je résume ci-dessous. On notera avec intérêt les liens que l'on peut tisser entre ces considérations et celles du développement du français langue étrangère et langue de scolarisation hors des frontières de l'Hexagone (voir: CHAUDENSON, 1991; CUQ, 2008).

## Diffusion de l'anglais : de la célébration coloniale au laissez-faire

Le premier mouvement a été celui d'une célébration coloniale de l'anglais comme langue indispensable, incontournable. Cette vision, attachée à celle de l'enseignement de l'anglais comme mission quasi « civilisatrice », est liée à une conception coloniale du développement linguistique. Elle a été analysée et amplement critiquée par nombre de chercheurs, qu'ils soient issus du monde anglophone (PENNYCOOK, 2001; PHILLIPSON, 1992; 2003) ou non (SKUTNABB-KANGAS, 2000). Phillipson (1992) analyse, par exemple, l'action du *British Council* en ces termes.

Un deuxième positionnement est illustré dans la littérature scientifique de Tom McArthur, de Ronald Wardhaugh et surtout du célèbre linguiste anglais David Crystal, l'auteur de très nombreux ouvrages de synthèse ou de vulgarisation sur le développement de l'anglais. La parution de son ouvrage *English as a Global Language*, en 1997, grand succès de librairie, n'a pas manqué d'initier un débat parmi les sociolinguistes intéressés par ces questions. L'ouvrage, tout comme celui de McArthur (1998), se caractérise notamment par un positionnement plutôt descriptif de la situation et une projection dans l'avenir de ce que pourrait être la situation glottopolitique à court et moyen terme.

Des critiques ont été adressées à la posture attentiste et complaisante de Crystal vis-à-vis des questions de domination de l'anglais (PHILLIPSON, 2003), que le linguiste se contente d'éluder en affirmant la nécessité de développer le multilinguisme (au sens anglais de multi- et de pluri-) et la diversité linguistique. La conceptualisation de Crystal propose de trouver l'équilibre entre le global (l'anglais comme langue de communication internationale) et le local (les langues de communication locales et les traditions culturelles et identitaires). Autrement dit, on se trouve ici à l'intersection, selon les termes de Crystal (1997), des besoins de l'intelligibilité internationale et de l'identité historique.

Si l'on peut reconnaître un certain bon sens et une forme de générosité, quelque peu lénifiante, dans le schéma de Crystal, certains chercheurs y ont plutôt perçu une sorte de « laissez-faire libéral » (PENNYCOOK, 2001, p. 56),



voire un encouragement de l'expansion d'une domination linguistique irréversible (PHILLIPSON, 2003) de nature capitaliste, homogénéisante et monolingue (TSUDA, 1994).

### Diffusion de l'anglais et impérialisme linguistique

En réaction avec ces visions allant de la simple description attentiste aux célébrations des bienfaits de la diffusion de l'anglais, des voix nettement anticolonialistes et anti-impérialistes se sont fait entendre. Dans la lutte contre l'expansion contemporaine de l'anglais, une des voix les plus connues et controversées est celle de Robert Phillipson. Depuis le début des années 1990, Phillipson (1992) a proposé une conception de l'impérialisme linguistique. Partiellement inspiré des modèles de planification linguistique de Tollefson (1991) et de Tsuda (1994), Phillipson déconstruit le modèle descriptif concentrique de Kachru pour proposer un modèle dichotomique entre le centre et la périphérie, dans lequel les structures institutionnelles et les moyens matériels<sup>1</sup> sont mises en œuvre pour assurer la domination – et l'incontournabilité – de l'anglais. Pour lui, la diffusion de l'anglais est le porte-drapeau d'une américanisation et d'une anglicisation de sociétés soumises à une occupation globale (PHILLIPSON, 2011).

La conceptualisation de Phillipson s'inspire aussi des travaux, plus généraux, de Tove Skuttnab-Kangas (2000) qui a initié la théorisation des droits linguistiques (*Linguistic Rights*) en lien avec le concept de « linguicisme » (*linguicism*). Il s'agit de la version langagière d'un racisme ou d'une xénophobie soutenue par des arguments de nature sociologique ou économique et visant à permettre une division inéquitable du pouvoir sur les bases d'une division des acteurs sociaux en fonction des langues qu'ils parlent (PENNYCOOK, 2001). On retrouve, dans cette mouvance de l'analyse du « racisme linguistique », des propositions proches dans les travaux de L.-J. Calvet (2002) et dans les travaux récents de Ph. Blanchet (2016) concernant la glottophobie.

Les propositions de Phillipson ont été critiqués à différents égards: A. Pennycook (2001) y perçoit une trop forte insistance sur le rôle des structures dans l'exercice du pouvoir, alors que J. Blommaert y voit pour sa part un paradigme statique issu d'une

<sup>1</sup>Parmi ces structures, on pense au *British Council*, aux organismes de certification en anglais langue étrangère (*TOEFL*, *TOEIC*, *Cambridge examinations*) ou aux associations comme *TESOL* (*Teachers of English to Speakers of Other Languages*; cf. PENNYCOOK, 2001).

«sociolinguistique des langues immobiles» (BLOMMAERT, 2010, p.182), dans lequel la seule issue du contact entre la langue dominante et la langue minoritaire serait l'étiollement puis la mort, en vertu d'un principe de « linguicide » affirmé dans les travaux de Skutnabb-Kangas ou de Calvet.

### **Le paradigme écologique**

Phillipson et Skutnabb-Kangas ont, conjointement à leur conception de l'impérialisme, proposé un modèle d'écologie linguistique dans lequel chacun préserverait, dans l'espace public, scolaire ou autre, le droit de pratiquer la langue maternelle. Cette conception, héritée des travaux de Haugen sur l'écologie linguistique (1972) et de Tsuda (1994) sur l'opposition entre paradigme diffusionniste (c'est-à-dire impérialiste et dévastateur) et paradigme écologiste (c'est-à-dire protecteur parce que respectueux de la nature des choses; cf. aussi MÜLHÄUSER, 1996; PENNYCOOK, 2001) paraît particulièrement réducteur: les langues sont perçues comme des objets homogènes, étanches et immobiles<sup>2</sup> (BLOMMAERT, 2010), souvent fortement attachées aux identités. On borde une conception essentialiste de ces dernières, et les langues ne sont jamais envisagées dans leur actualisation pratique, sous la forme de répertoires plurilingues, par exemple. Cette conception est de surcroît conservatrice en ce qu'aucune évolution linguistique n'est envisageable, comme si le contact menait irrémédiablement à l'étiollement (MÜLHÄUSER, 1996).

<sup>2</sup>On reconnaît ici aussi une des caractéristiques du modèle gravitationnel de Calvet. Concernant ce modèle, Blommaert (2010, p. 17-18) dit qu'il est séduisant par les métaphores et l'imagerie qu'il propose, mais décevant par sa conceptualisation uniquement géologique, c'est-à-dire complètement anhistorique et détachée de toute dimension sociologique.

### **Un autre regard sur les anglais du monde : vers des modèles dynamiques**

#### **Transculturalité, mobilité des ressources et indexicalité**

De fait de sa vaste diffusion, la langue anglaise continue, de nos jours, d'interroger un grand nombre de chercheurs en sociolinguistique. Les langues sont encore souvent perçues comme des constructions politiques auxquelles, dans les communautés, les acteurs sociaux s'astreignent une volonté, une obligation et/ou une fidélité de pratique. Les travaux de Pennycook (2001; 2007a; 2007b) et de Blommaert (2010) semblent particulièrement pertinents dans l'analyse de la situation sociolinguistique des différentes formes de l'anglais, notamment dans leur faculté de s'inscrire dans

des schémas plus globaux de fonctionnements sociétaux et culturels dans des sociétés mondialisées. On est donc là non plus dans une approche modernisante (HELLER, 2002) qui reposerait sur les fondements analytiques de l'état-nation, mais sur une vision mondialisante, caractéristique de la modernité avancée (RAMPTON, 2006), d'autant que l'anglais actuellement, au vu de sa diffusion internationale, nécessite précisément une appréhension dynamique de sa diffusion.

De plus, la nécessité de franchir les frontières et les barrières disciplinaires pour analyser le développement, l'expansion et la « gestion » de l'anglais au quotidien par les acteurs sociaux qui y ont recours sont au centre de la réflexion de Pennycook (2007a). Pour lui, dans de nombreux cas contemporains, surtout autour de cette question de l'anglais dans le contexte de la mondialisation, le temps des « post-» (post-moderne, postcolonial...), « inter-» (interculturel, interlinguistique...) et « multi-» (multilingue, multiculturel...) est révolu. Il propose d'entrer, parce que les modes d'interaction de nos sociétés mondialisées nous y entraînent, dans l'ère des « trans-» : transculturel, translinguistique, transtextuel, transdisciplinaire. Cela lui permet de se départir d'une conceptualisation ancienne en proposant de saisir langue et culture dans un cadre qui, précisément, permet de les construire comme étant nécessairement pluriels, hybrides, locaux et globaux (ou délocalisables), dynamiques, instables (PENNYCOOK, 2010).

La terminologie adoptée par Pennycook (2007a) renouvelle le champ, dans la mesure où il se départit de la vision uniciste de Crystal («*English as a Global Language*») et du constat quelque peu statique que l'anglais serait une langue mondiale ou internationale: il opte pour le terme de «*Global Englishes*», adjoignant à la pluralité des pratiques (cf. la marque du pluriel) la dimension globale (dans le sens anglais de « globalisation »). Bien sûr, l'essentiel n'est pas dans la terminologie : on s'éloigne nettement ici d'une vision homogénéisante et statique de la langue pratiquée par les sciences du langage plus traditionnelle et l'on entre dans une théorisation de l'interface et du transdisciplinaire.

Résumé brièvement, la conceptualisation de Pennycook est celle d'une langue – l'anglais – dont des morceaux voyagent et se trouvent réappropriés localement, insérés dans des

cultures ou subcultures locales et constitutives de celles-ci (PENNYCOOK, 2007). Les enjeux de pouvoir et reconnaissance s'examinent donc autrement, nécessairement, puisqu'on dépasse la synchronie pour situer, historiciser (BLOMMAERT, 2010) les pratiques, et donc leur compréhension et leur analyse. Son exemple phare est celui du *hip-hop*, dont il montre les dimensions mondiales que l'on perçoit dans des codes partagés internationalement (la danse, le rythme, la musique, l'habillement etc, mais aussi la dynamique de réappropriation et d'invention locales, avec ce qu'elle entraîne en termes de mélanges de codes et de réinterprétations sémiotiques, pour ne parler que de questions langagières. Selon Pennycook, au même titre que le *hip-hop* dont elle est le porte-voix et qui la transporte dans un flot transculturel, l'anglais n'est ni seulement importé ou imité, il est intégré et réinventé localement (MAKONI; PENNYCOOK, 2007). Ainsi, les forces de créativité linguistique et culturelle sont tout autant globales que locales. La langue, pour reprendre la dénomination de travaux plus anciens que j'ai présentés plus haut, est indigénisée, nativisée, mais le processus ne s'arrête pas là, car ces morceaux de langue et de formes culturelles se transforment et continuent de voyager, de circuler, ne serait-ce que par les discours que l'on porte sur eux. Aussi la notion même d'anglais langue internationale est-elle pour Pennycook (2007b) un mythe, et on peut difficilement parler de centre et de périphérie, mais plutôt de cercles qui se chevauchent et dont les contacts donnent lieu à diverses formes et font du sens (PENNYCOOK, 2007a).

Blommaert (2010) s'attèle quant à lui à conceptualiser une sociolinguistique de la mondialisation. Africaniste de formation, spécialiste du swahili, Blommaert s'est donc intéressé à des terrains où les langues et les manifestations culturelles entrent en contact et où l'anglais, par le biais de la colonisation, joue un rôle historique et fondateur important. Ce qui rapproche Blommaert de Pennycook, c'est une appréhension dynamique qui « défige » la question des relations entre langue, espace et temps. Pour Blommaert (2010 p. 4-6), la sociolinguistique, s'inspirant des modèles linguistiques depuis Saussure, a tiré un portrait artificiel du langage dans le temps et l'espace en le traitant comme un objet dont on peut extraire des unités dénombrables, décomposables, nommables

et figées: le morphème, le lexème, le verbe, l'adjectif, le français, l'anglais, l'allemand.

Ainsi, on peut reconstruire épistémologiquement deux paradigmes: celui d'une «sociolinguistique de la distribution», dans lequel les ressources linguistiques sont perçues horizontalement, dans un espace stable et construit chronologiquement (BLOMMAERT, 2010), qui finalement ressemble à la synchronie saussurienne, et où la focalisation est donc sur la langue. Le second paradigme serait celui d'une «sociolinguistique de la mobilité», où les ressources linguistiques sont analysées dans des cadres spatio-temporels qui sont en interaction, qu'il appelle, à la suite des travaux d'Appadurai (1996) et de Wallerstein (2004) des « échelles » (*scales*, BLOMMAERT, 2010, p. 32). La focalisation n'est donc plus sur la langue (ou les langues), mais sur les ressources qui se déploient dans des contextes socioculturels, historiques et politiques réels. L'accès à ces ressources est inégalement distribué et soulève des questions d'accès au pouvoir. L'exemple typique de la ressource inégalement distribuée est celui de la compétence linguistique<sup>3</sup>, qui lorsqu'elle se manifeste par des formes non normées ou plurilingues, permet rarement d'accéder à une partie supérieure de l'échelle sociale.

Blommaert s'est surtout intéressé à l'anglais tel qu'il se manifeste dans l'affichage, notamment sur son terrain de recherche originel, la Tanzanie. Ce qui m'intéresse ici c'est la façon dont il théorise le rapport entre les «producteur » (les locuteurs ou les scripteurs) d'un anglais localisé et les «consommateurs» (co-énonciateurs ou lecteurs) de ces formes linguistiques. La plupart du temps, que cela soit dans l'affichage tanzanien ou ailleurs, les formes linguistiques (de l'anglais, en particulier) trahissent la façon dont on veut occuper l'espace sémiotique. Afficher de l'anglais, par exemple, est un signal (un index, ou indice, dans la terminologie anthropologique de l'indexicalité ; cf. SILVERSTEIN, 2003) d'orienter le regard vers une hiérarchie au sommet de laquelle l'anglais occupe la première place. Le recours à l'anglais, plutôt qu'à la – ou à une – langue locale, serait donc aussi un déplacement sur l'échelle – *re-scaling* – en direction de l'explicitation d'un transnationalisme plutôt que d'un localisme linguistique et culturel. La complexité du phénomène réside toutefois ici dans le fait qu'il s'agit,

<sup>3</sup> A la suite de Silverstein (2003), Blommaert (2005; 2010, p. 37-39) parle d'« indexicalité » et d'« indices » ordonnés qui permettent de construire une sémiotique sociale.

comme l'exprime aussi Pennycook (2007a), d'un anglais qui n'a d'autre fonction que d'être interprété à un niveau local, par les « autochtones ». Ces formes de langues ne sont pas des formes linguistiques, mais des formes emblématiques (BLOMMAERT, 2010, p. 29). Leur but n'est donc pas de dénoter, mais de connoter, pour ainsi dire.

Ces approches, *a priori* éloignées de considérations linguistiques, mettent en réalité en exergue d'importantes questions discursives sur l'émergence des formes postcoloniales de l'anglais. En effet, derrière la circulation et le développement de l'anglais dans le monde, on perçoit les enjeux de politique linguistique éducative des espaces en question, et comment la présence de l'anglais, sous différentes formes (écrites, orales ; dans l'affichage, dans les politiques linguistiques et/ou éducatives) indexe différents rapports des sociétés à la mondialisation, mais aussi, lorsqu'elles sont concernées, à l'histoire coloniale.

### **Le modèle des anglais postcoloniaux: E. Schneider**

Une autre conception retient également ici mon attention, celle du « modèle dynamique des anglais postcoloniaux », élaboré par Edgar W. Schneider (2007). Cette approche revendique l'existence d'un schéma de développement invariant partagé par tous les espaces postcoloniaux « anglophones », schéma soumis toutefois à la contrainte de devoir s'adapter aux caractéristiques idiosyncrasiques de chaque société. Proposant d'appréhender la façon dont l'anglais a évolué dans les sociétés de l'ancien empire britannique ou celles, en moins grand nombre, des Etats-Unis d'Amérique (Philippines, Samoa américaines, Porto Rico, le modèle de Schneider se revendique dynamique (*Dynamic Model*) et repose sur l'idée qu'il y aurait, malgré les particularismes locaux, un processus sous-jacent relativement stable de cycle développemental de l'anglais dans les espaces décolonisés. Schneider reconnaît bien sûr que tout modèle oblige à extraire une partie de la complexité (2007, p. 29), mais ce faisant, il contribue à la réflexion en suggérant l'existence de formes quasi-universelles dans l'indigénisation des langues (post)-coloniales.

Le modèle repose sur cinq phases et sur l'existence – même après la décolonisation – de deux types de population,

les autochtones (*Indigenous strand*) et les colons (*Settlers strand*), et la nécessité que ces deux « branches » de la population soient en contact. Parce que cette modélisation mérite que l'on s'y arrête pour des raisons théoriques et étant donné qu'elle est susceptible aussi d'intéresser le monde postcolonial francophone, je consacre quelques paragraphes à la description des cinq phases, chacune étant analysable en regard des différentes entrées identifiées par Schneider (2007, p. 33-55): le contexte sociopolitique ; les (re)constructions identitaires; les conditions sociolinguistiques ; et enfin les effets linguistiques du contact.

Dans le Modèle Dynamique de Schneider, la phase 1 est celle de la fondation: lors de cette phase, on assiste à l'expansion coloniale, à l'occupation de nouvelles terres et diverses formes d'échanges commerciaux. D'un point de vue identitaire et sociolinguistique, des contacts interlectaux émergent, et un bilinguisme minoritaire se développe. Les traces linguistiques se manifestent par une koïnisation, des emprunts toponymiques et un début de pidginisation dans les colonies à vocation commerciale (comme les comptoirs).

La phase 2, celle de la stabilisation exonormative, est souvent liée au statut colonial. L'anglais est la langue de l'administration coloniale, du droit et souvent de l'éducation. D'un point de vue identitaire, on s'éloigne de la « métropole » dans ce sens que les colons se perçoivent à la fois comme des Britanniques et comme des locaux, et qu'ils ont conscience des contacts culturels et linguistiques. Dans la population autochtone, un bilinguisme d'élite se répand, et les pratiques langagières locales sont marquées tantôt par des emprunts lexicaux, des calques structuraux, tantôt par une accentuation de la pidginisation, voire des formes de créolisation.

La phase 3 correspond à la nativisation. Les liens avec le centre de l'empire colonial se relâchent, en raison de divers événements, le plus emblématique d'entre eux étant l'indépendance (ou le mouvement d'autodétermination). Les colons demeurent citoyens de l'empire colonial et y maintiennent des contacts tout en s'accommodant de leur vie dans la colonie ou l'ex-colonie. Les autochtones sont quant à eux tiraillés entre deux appartenances, et d'un point de vue sociolinguistique, un clivage apparaît entre les conservateurs, qui favorisent les formes de langue héritées de la langue

coloniale, et les innovateurs, qui valorisent les formes plus locales. Un conflit normatif émerge donc, et un discours sur la dégradation supposée de la langue se fait jour. D'un point de vue linguistique, la langue est marquée par un nombre important d'emprunts lexicaux et divers types d'innovations, notamment phonologiques et lexico-grammaticales. Le mélange et l'alternance codiques sont manifestes, et constituent également des signaux identitaires.

Dans la phase 4, qui est celle de la stabilisation endonormative, on se trouve dans la période post-indépendance. Le territoire correspond à une nouvelle nation, du moins en partie. Les normes linguistiques locales sont acceptées comme véhicules de la nouvelle identité; des attitudes positives se développent à son égard, et les nouvelles formes langagières et culturelles locales donnent lieu à une création littéraire et artistique, malgré la persistance de formes de conservatisme. Là où les nouvelles formes linguistiques se stabilisent et s'homogénéisent. Divers travaux de codification peuvent être entrepris, notamment la publication de grammaires et de dictionnaires.

La phase 5 est la phase de différenciation. Durant cette phase – que Schneider perçoit comme finale –, des formes identitaires collectives propres à la jeune nation se manifestent et de nouvelles variantes linguistiques («dialectales», pour simplifier) émergent, diatopiques, diastratiques ou construites sur la base de différences ethniques, religieuses etc.

### **Modernité avancée et études des dynamiques normatives : le cas de Singapour**

L'intérêt de l'approche de Schneider est d'abord qu'elle tente de proposer un modèle heuristique et reproductible du contact linguistique. Par ailleurs et de façon fondamentale, elle lie explicitement le développement des anglais à la trajectoire coloniale, proposant une analyse fine des processus en jeu à cette époque, et inscrit cette modélisation dans un processus historique. Ce tournant diachronique (BUSCHFELD; SCHNEIDER, 2018, p. 35-36) s'impose comme une innovation majeure dans l'étude des World Englishes.

Mais de façon concomitante, ce lien explicite constitue en lui-même une limite à l'analyse des processus de la



mondialisation actuelle, mettant nécessairement de côté, par exemple, tout examen du développement de l'anglais dans le «cercle d'expansion», comme Schneider le reconnaît lui même. Des travaux ultérieurs s'appliqueront à étendre le Modèle Dynamique aux espaces non issus de la colonisation britannique ou américaine (BUSCHFELD; KAUTZSCH, 2017). Mais même au sein de ce «cercle extérieur », les limites du modèle se font sentir, tant se pose d'une part la question de la continuité du modèle au-delà de la phase 5 et celle du statut - figé mais mal adapté à la réalité contemporaine - des deux groupes de population en contact (les autochtones et les indigènes).

Wee (2018) soulève notamment ces questions au sujet de Singapour, soulignant que les controverses au sujet de l'anglais populaire singapourien sont multiples et complexes et gagneraient plutôt à être analysées en déconstruisant les catégorisations habituelles de la linguistique, et sans aucun doute celle de la sociolinguistique de la distribution (BLOMMAERT, 2010). Avant de poursuivre la discussion sur le cas de Singapour, je propose ici une mise en contexte de la situation singapourienne.

### Eléments de contextualisation

Peu connu des lecteurs francophones<sup>4</sup>, Singapour est un petit état d'Asie du Sud-Est, cité-île située sur l'équateur, à la pointe méridionale de la péninsule malaise. Devenue puissance économique et financière, la jeune république a une histoire riche et complexe, notamment du fait de son multiculturalisme hérité des rencontres et des installations diverses sur son territoire, situé à un endroit stratégique pour le commerce maritime.

En 1965, suite à leur divorce avec la Fédération de Malaisie, les dirigeants de la toute jeune république s'attellent à la difficile mission de faire vivre le Singapour indépendant. La tâche est considérable, tant les ressources naturelles et les infrastructures manquent. Les premiers objectifs du Premier ministre fondateur Lee Kuan Yew, en vue de cette survie, sont de moderniser l'île, de la doter d'une industrie viable, d'une défense digne de ce nom et d'une reconnaissance internationale. Il s'agit aussi d'en assurer la cohésion sociétale,

<sup>4</sup>En anglais, les références sont pléthores et faciles à trouver sur tous les aspects de l'histoire, la sociologie et la situation sociolinguistique de Singapour. Pour une contextualisation en français, voir De Koninck (2006). Pour une analyse glottopolitique détaillée en français, voir Forlot (2018).

par un équilibre entre les ethnies: Chinois, Malais, Indiens (Tamouls essentiellement), Eurasiens et autres.

Cette cohésion passe donc à la fois par le développement d'une éducation nationale, par l'accès à l'emploi et par la construction massive de logements sociaux. Mais dans cet espace multiculturel, le gouvernement se penche aussi activement sur la question des langues. Le pays opte ainsi pour quatre langues officielles : l'anglais, langue du colonisateur, le chinois (dit mandarin), le tamoul et le malais. Une des grandes idées des dirigeants de Singapour est d'en faire un carrefour entre orient et occident, et Lee Kuan Yew soutient l'idée essentialiste que ses citoyens doivent, tout en maintenant le lien à leur asianité, se hisser au niveau de ce qui se fait de meilleur en occident. C'est ainsi que l'anglais devient langue de scolarisation obligatoire jusqu'à l'université, mais chaque citoyen doit apprendre également la langue asiatique de sa communauté, dite "langue maternelle" (*Mother Tongue*, en premier lieu le chinois, le malais et le tamoul).

Cependant, à Singapour, comme dans tous les espaces multiculturels et plurilingues, colonisés ou non, les contacts humains ont eu pour effet de transformer les pratiques linguistiques et de les adapter aux réalités locales. Avant la colonisation de 1819, les résidents de l'île échangeaient déjà dans des parlers qu'ils hybridaient au gré de leur besoin, pour l'essentiel en malais des marchés (*Melayu Pasar*, ou *Bazaar Malay*) et, notamment après la colonisation britannique, dans un parler populaire, le *singlish*. Cette forme locale, indigénisée, de l'anglais reflète encore de nos jours les contacts des gens qui le parlent (ANSALDO, 2004; LEIMGRUBER, 2013): une grammaire à base anglaise, un apport lexical et quelques caractéristiques morphosyntaxiques issus du malais et des langues chinoises, notamment du hokkien. Très souples, ces formes linguistiques s'adaptent aux circonstances, évoluent dans l'histoire et constituent des *continua* situés à divers points entre un anglais dit standard et un parler fortement hybridé.

Dans la cité-état, précisément parce qu'elle a insisté sur l'anglicisation des espaces éducatifs et professionnels, le *singlish* devient ainsi l'objet de représentations, de discours et d'une attention scientifique très importante, d'autant que son usage semble se répandre activement sur le territoire<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Un terrain récent réalisé par G. Forlot et D. Chan auprès de 633 étudiants d'une université singapourienne d'élite montre que 98% de ces jeunes comprennent le *singlish*, 92% le parlent, et que près de 70% le parlent tous les jours. Voir aussi Siemund *et al.* (2014) ; Leimgruber *et al.* (2018)

Focalisant sur la langue comme instrument de réussite sociale et de compétitivité économique, l'attention des dirigeants est rapidement attirée par ce qu'ils considèrent comme des pratiques linguistiques illégitimes, à l'instar du positionnement qu'il avait déjà adopté avec les « dialectes » chinois en imposant le mandarin à la communauté sino-singapourienne.

En 2000, une campagne annuelle de promotion normative et prescriptive est lancée à l'égard de l'anglais, le *Speak Good English Movement* (SGEM). Le but est de promouvoir l'apprentissage et la pratique d'un anglais normé, vaguement défini comme conforme à un standard singapourien, mais qui s'appuie en réalité sur une norme « internationale » d'inspiration britannique. La campagne a également pour objectif, dès le début, de dévaloriser le singlish, d'en renforcer l'image de parler incorrect qu'il avait déjà. Dans ses premières années, la campagne SGEM promeut, avec grand renfort d'affiches et de slogans publicitaires, l'anglais normé comme seule idiome apte à permettre son locuteur d'accéder au savoir, aux interactions internationales et au marché du travail.

Simultanément à cette période où l'état produit ces discours identifiant le singlish comme *lingua non grata* (WEE, 2018, p. 41), les années 1990 et 2000 sont fertiles en émissions télévisées et autres productions cinématographiques mettant en scène, au nom d'un réalisme des pratiques langagières locales, des personnages échangeant soit dans les « dialectes » chinois, soit en anglais populaire local. Par exemple, deux émissions deviennent très populaires (*Phua Chu Kan Pte Ltd* et *Under One Roof*). La marque de fabrique principale de ces fictions télévisées, en plus du comique de situation, est bel et bien le singlish que parlent par plusieurs de leurs personnages principaux.

Ces dernières années, la campagne SGEM s'est peu à peu détournée d'une dichotomie caricaturale entre bon et mauvais parler, pour accentuer l'idée qu'un anglais international est important pour la vie économique et donc pour l'avenir économique du pays. Dans un discours récent lors d'une cérémonie de naturalisation de résidents singapourien, le premier ministre Lee Hsien Loong a même admis que l'intégration sociale passait aussi par la connaissance du singlish (FORLOT, 2018), et les ministres eux-mêmes y ont parfois recours publiquement (WEE, 2018).

On pourrait émettre l'hypothèse que cette reconnaissance implicite ne fait finalement qu'acter le changement d'échelle (*re-scaling*) de cette langue: de langue locale, familiale, dénigrée par l'état pendant de nombreuses années, elle devient langue de la collectivité, du vivre ensemble, en plus des autres langues érigées comme piliers du récit national. Pour ainsi dire, la langue de tous, l'anglais, adoptée par les premiers dirigeants, partage ce rôle désormais avec le singlish. Indexant son lien à la vie quotidienne et à l'identité singapourienne, le singlish fait en outre l'objet depuis plusieurs années d'une forte commodification, que ce soit dans l'industrie culturelle ou sur internet. La circulation des productions culturelles et des objets commerciaux en font non seulement la promotion, mais place également ce parler au centre de l'identité singapourienne, y compris à l'international (KONG, 1999; WEE, 2018).

#### **Normes endogènes, exo-normes et contre-normes**

Ces derniers éléments permettent de mettre en perspective un certain nombre de points d'analyse. D'une part, la diversité des situations rend toute modélisation approximative, tant les situations politiques et démolinguistiques sont variées et ont évolué significativement depuis les années soixante, époque principale de la décolonisation. Même en Asie du Sud-Est, les situations sociolinguistiques malaisiennes et singapouriennes, pourtant collatérales (ÉLOY, 2004), diffèrent par l'image que projette les versions populaires de l'anglais, et donc les discours tenus sur l'anglais populaire de Malaisie (le manglish) d'un côté et le singlish de l'autre. La distinction s'explique notamment par le choix de la Malaisie d'imposer le malais comme langue de la nation, cependant que Singapour optait pour une politique de bilinguisme incluant nécessairement l'anglais (PAKIR, 1991). De ce fait, la langue partagée à Singapour devient rapidement après l'indépendance l'anglais, si bien que l'inscription de la jeune république dans la compétition économique internationale produit un discours élitiste dans lequel la réussite du pays repose en partie sur la capacité de sa population à maintenir un anglais proche des normes du standard britannique, voire américain.

Ce maintien était censé permettre aux entreprises et aux employés singapouriens d'interagir avec le reste du monde anglophone et non-anglophone, seule condition, selon les

dirigeants, de leur réussite et prospérité dans la mondialisation. Cependant, la version locale populaire de l'anglais, le singlish, existait bien avant l'indépendance, et les politiques linguistiques de rectification, si elles ont réussi à imposer l'anglais, n'ont pas permis d'effacer des pratiques qui existaient depuis plusieurs générations. Ces campagnes de rectification, focalisant sur l'apologie d'un « bon » anglais, norme exogène, et véhiculant un discours dévalorisant des formes populaires locales, ont donné lieu à des mouvements de revalorisation culturelle du parler populaire, d'abord dans la production de films et de livres ou de dictionnaires en singlish (GOH; WOO, 2009). Cette résistance au dénigrement d'état connaît rapidement son apogée sur *Youtube* et les réseaux sociaux, au point qu'une contre-campagne, portant sarcastiquement un nom dérivé de la campagne officielle, voit le jour sur internet: le *Speak Good Singlish Movement* (voir WEE, 2018, pour une analyse complète). Par une sorte d'embourgeoisement linguistique, ces produits culturels et discursifs en – ou sur le – singlish se trouvent appropriés et légitimés par de plusieurs intellectuels singapouriens, qui véhiculent à leur tour publiquement l'idée que l'anglais populaire singapourien est consubstantiel de l'identité de la cité-état.

Dès lors, on peut faire le constat que la question du singlish ne s'interprète qu'imparfaitement à la lumière des catégories linguistiques classiques, par exemple au travers des notions classiques de basilecte, mésolecte et acrolecte. Toutefois, je reprends, pour des raisons pratiques de clarté terminologique, ces termes pour soulever les quelques questions qui suivent.

On peut notamment se demander ce qu'indexe – c'est-à-dire ce que signale dans le co(n)texte – les alternances, fréquentes à Singapour mais aussi dans l'anglophonie post-coloniale, entre un anglais standard plutôt international (acrolecte), un anglais influencé par les pratiques locales, morphosyntaxiquement, lexicalement et surtout phonologiquement, qu'on appellerait le mésolecte tant il est accepté comme étant légitime localement, et enfin une forme populaire de l'anglais, marqué par des règles morphosyntaxiques des langues locales et fortement alimenté par du lexique de ces langues.

Alsagoff (2007, p. 38-39) identifie le singlish comme un continuum de pratiques sur lequel oscillent des pratiques langagières représentant une perspective globaliste et des

pratiques favorisant une perspective plutôt localiste. En d'autres termes les locuteurs du singlish négocient leurs pratiques en contexte, entre un anglais plus formel et un anglais plus populaire et hybridé, souvent dans un climat d'insécurité et de conflit de normes. Wee (2018, p. 174-175) revient sur cette distinction, réfutant l'hypothèse que l'oscillation bipolaire entre les pratiques langagières seraient toujours guidées par cette tension entre normes et cette pression à adhérer soit au local, soit au global. Il souligne que l'on oublie trop vite que le portrait du locuteur du singlish n'est pas nécessairement celui du Singapourien éduqué (celui qui est capable de parler aussi le standard), et que d'autre part, nombre de pratiques langagières mobilisant le singlish participent de phénomènes de commodification de la langue, qu'il s'agisse du standard ou du parler populaire.

#### ***Continuum normatif, appartenances sociales et relégation***

La seconde question que l'on pourrait donc se poser est celle de savoir si tous les locuteurs ont la capacité de naviguer ainsi sur un tel *continuum* de répertoires, et sinon, ce que cela signale de leur positionnement social. S'ils en ont en effet la capacité, comment éventuellement cette capacité à naviguer relève-t-elle d'une instrumentalisation, voire d'une commodification des pratiques langagières ?

La troisième question, qui découle directement de la précédente, est celle qui a trait aux divers phénomènes de domination et plus généralement de relégation sociale. En effet, comme Wee (2018, p. 94-110) l'expose à propos de l'usage du singlish, il y a clairement deux groupes identifiables. D'abord, ceux qui, en plus d'un anglais standard qu'ils maîtrisent et qui suffit à les situer socialement, utilisent le singlish comme répertoire en vue d'accomplir certains objectifs – des *acts of identity* au sens de LePage et Tabouret-Keller (1985) – de nature métalinguistique (s'amuser avec la langue), identitaire (affirmer une appartenance locale) ou pragmatique (s'accommoder aux interlocuteurs de l'interaction), etc.

Dans la littérature scientifique, la plupart des participants aux enquêtes sur l'anglais à Singapour font plutôt partie de cette catégorie sociale, d'ailleurs: c'est notamment le cas de mes propres enquêtes, réalisées entre 2016 et 2019 (FORLOT,

2016; FORLOT; CHAN, 2017; FORLOT, 2018), sur des étudiants d'une université d'élite, dont on découvre que la majorité perçoit favorablement le singlish comme marqueur d'identité et comme richesse pluriculturelle. Quelques travaux présentent cependant d'intéressantes conclusions sur les représentations plus hétérogènes issues d'étudiants de diverses classes sociales et d'âge (TAN, 2014; SIEMUND *et al.*, 2014; LEIMGRUBER *et al.*, 2018), montrant que ce sont les étudiants les plus jeunes et fréquentant les lieux d'études les plus prestigieux (l'université, en l'occurrence) qui sont les plus enclins à défendre et promouvoir le singlish, indexant sans doute ainsi un moindre sentiment d'insécurité linguistique et un prestige croissant du parler populaire dans les classes dominantes.

L'autre groupe est celui de ceux qui, passés «sous le radar» de l'éducation formelle singapourienne dopée à l'anglais, n'ont que le singlish à leur disposition (en plus de pratiques éventuelles d'autres langues locales, mais pas l'anglais standard, ni même des formes localisées de l'anglais (de type mésolectal, pour reprendre la terminologie créoliste). Ces acteurs sociaux sont, selon l'expression de Wee (2018), les subalternes du singlish. D'une part, ils n'ont ni accès aux formes standard ni à celle d'un anglais local, la pratique de la langue populaire se faisant par défaut. D'autre part, dans un monde éducatif, professionnel et plus généralement une économie capitaliste mondialisée à forte inspiration néo-libérale, qui requiert une maîtrise de répertoires normés, ces locuteurs se trouvent irrémédiablement relégués socialement, mais comme le sont souvent les subalternes (SPIVAK, 1988, citée dans WEE, 2018), ils n'ont pas accès à la parole publique, pas voix au chapitre. Les locuteurs éduqués du singlish – c'est-à-dire les locuteurs bilingues, pour ainsi dire – parlent pour eux, au nom de toute la communauté des «singlishophones», souvent pour défendre la pratique de ce parler qu'ils associent à la mise en valeur de l'identité et de la culture singapouriennes, prenant ainsi le contrepied d'une politique de normativisation selon eux caricaturale et contre-productive pour l'élaboration du récit national.

## Conclusion et perspectives

Au travers du panorama proposé ici – et nécessairement restreint du fait des contraintes éditoriales de cet article – de différentes approches des anglais du monde, on prend conscience que ces *World Englishes* ont suscité non seulement une attention considérable dans la littérature anglo-saxonne, à la fois sur les formes, sur les fonctions et sur les implications sociopolitiques du développement de l'anglais dans les sociétés postcoloniales, mais également plus récemment, dans celles sans lien avec les entreprises coloniales britannique et américaine.

L'attention de certains chercheurs a été attirée en particulier sur la recherche d'un modèle générique qui permettrait d'expliquer le processus de diffusion de l'anglais hors du «cercle intérieur». D'autres approches, désirant sortir de modèles statiques d'analyse, ont prôné une vision prenant davantage en compte le fait que dans la mondialisation et dans le contexte d'une modernité avancée, les langues sont à analyser en termes de pratiques situées dans des interactions sociales de différentes natures. Dans tel ou tel espace de l'anglophonie – terme aussi vague et probablement aussi insatisfaisant de celui de francophonie –, les langues ne peuvent être détachées de leurs conditions de production. Ainsi, les normes auxquelles les acteurs sociaux les rattachent sont des manifestations à la fois de leur agentivité et de leur dépendance à des processus qui leur échappent, qui les dominent ou au contraire qu'ils contrôlent.

Le cas de Singapour est à cet égard intéressant, tant la question des normes linguistiques – de l'anglais et de son cousin le singlish, mais aussi des langues des communautés locales, en premier lieu les «dialecte» chinois – continue d'animer la vie sociale, de l'école primaire aux cercles intellectuels en passant par les médias. Ces discussions, qui enflamment parfois les communautés scientifique, littéraire, politique et éducative singapouriennes montrent combien dans un pays plurilingue et multiculturel récemment fondé, soulever la question de la norme linguistique revient à réfléchir, comme le dit Ledegen (2013, p. 375), aux «valeurs qu'on (les locuteurs, les savants, les



politiques) lui attribue et, partant, (à) la place qu'on accorde dans la vie sociale à celles et ceux qui en sont les dépositaires, les exclus, les espoirs ».

L'ambition de ce texte était de montrer que les terrains de la modernité avancée ne se satisfont probablement plus d'une analyse des situations sociolinguistiques en des termes binaires (langue-communauté, langue-locuteur) et plus généralement statiques, distributifs<sup>6</sup> et horizontaux (BLOMMAERT, 2010). Dans les sociétés inscrites dans cette modernité avancée, tant au niveau micro qu'à des niveaux plus élargis (villes, états, régions etc, les pratiques sociales sont désormais marquées par divers phénomènes de fluidité et d'hétérogénéité, qui appellent les chercheurs en sociolinguistique non seulement à entrevoir les pratiques langagières – la (re)production de normes et de contre-normes, par exemple – comme des pratiques sociales (CANUT *et al.*, 2018), mais aussi à reconsidérer les ressources sémiotiques à disposition des acteurs sociaux. Dans les espaces postcoloniaux, souvent plurilingues et pluriculturels, le recours à l'hybridation, érigée en norme endogène, est un phénomène qui traverse l'ensemble du répertoire sémiotique, des pratiques culturelles aux pratiques langagières (échanges verbaux, productions d'écrits, créativité littéraire) et signale en même temps des formes d'adhésion ou de résistance aux pressions de la norme exogène.

<sup>6</sup> Au sens que Blommaert (2010) donne à la « sociolinguistique de la distribution » (cf. supra).

## RÉFÉRENCES

ALSAGOFF, Lubna. Singlish: Negotiating Culture, Capital and Identity. *In*: VAISH, Viniti; GOPINATHAN, Saravanan; YONGBING, Liu (org.). *Language, Capital, Culture. Critical Studies of Language and Education in Singapore*. Rotterdam/ Taipei: Sense Publishers, 2007. p. 5-21.

ANSALDO, Umberto. *The evolution of Singapore English: Finding the matrix*. Amsterdam: Im Lim (ed.), 2004. p. 127-149.

APPADURAI, Arjun. *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996.

BLANCHET, Philippe. *Discriminations: combattre la glottophobie*. Paris: Textuel, 2016.

BLOMMAERT, Jan. *The Sociolinguistics of Globalization*. Cambridge: CUP, 2010.

BOLTON, Kingsley. *World Englishes Today*. In: KACHRU, Braj B.; KACHRU, Yamuna; NELSON, Cecil L. (org.). *The Handbook of World Englishes*. Malden/Oxford: Blackwell, 2006. p. 240-269.

BRUTHIAUX, Paul. *Squaring the circles: Issues in modelling English worldwide*. *International Journal of Applied Linguistics*, v. 13, n. 2, p. 159-178, 2003.

BUSCHFELD, Sarah; KAUTZSCH, Alexander. *Towards an integrated approach to postcolonial and non-postcolonial Englishes*. *World Englishes*, v. 36, p. 104-126, 2017.

BUSCHFELD, Sarah; SCHNEIDER, Edgar W. *World Englishes: postcolonial Englishes and beyond*. In: LOW, Ee Ling; PAKIR, Anne (org.). *World Englishes. Rethinking Paradigms*. London ; New York: Routledge, 2018. p. 29-46.

CALVET, Louis-Jean. *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris: Payot, 2002 [1974].

CANUT, Cécile; DANOS, Félix; HIM-AQUILLI, Manon; PANIS, Caroline. *Le langage, une pratique sociale. Eléments d'une sociolinguistique politique*. Besançon: Presses Universitaires de Franche-Comté, 2018.

CHAUDENSON, Robert. *La francophonie: représentations, réalités, perspectives*. Paris: Didier Érudition, 1991.

CRYSTAL, David. *English as a Global Language*. Cambridge: Cambridge University Press, 1997.

CUQ, Jean-Pierre. *L'enseignement du français langue seconde et langue étrangère*. In: MAURIS, Jacques; DUMONT, Pierre;

KLINKENBERG, Jean-Marie; MAURER, Bruno; CHARDENET, Patrick. *L'avenir du français*. Paris: Éditions des Archives Contemporaines, p.19-125, 2008.

ÉLOY, Jean-Michel (org.) *Des langues collatérales*. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique. Paris: L'Harmattan-Centre d'études picardes, 2004.

FORLOT, Gilles. Pratiques linguistiques et « multilinguisme pragmatique »: 50 ans de glottopolitique à Singapour. *Glottopol*, n. 30, p. 34-62, 2018.

\_\_\_\_\_. Being a language student in Singapore: discourses on diversity, authority and instrumentalism. In: *In: CoLaSeA SYMPOSIUM 'LANGUAGES IN ASIA'*, 1-2 novembre 2016, National University Singapore, Singapour.

\_\_\_\_\_. CHAN, Kwang Guan Daniel. From Pragmatic Multilingualism to Insecure Plurilingualism. Language Learning and National Narrative in Contemporary Singapore. *In: INTERNATIONAL SYMPOSIUM ON BILINGUALISM*. 11, 12-16 juin 2017, University of Limerick, Irlande.

GOH, Colin; WOO, Yen Yen. *The Cxford Singlish Dictionary*. Singapore: Angsana Books, 2009.

GÖRLACH, Manfred. The development of Standard Englishes. *In: \_\_\_\_\_*. (org.). *Studies in the History of the English Language*. Heidelberg: Carl Winter, 1990. p. 9-64.

HAUGEN, Einar. The ecology of Language. In: Haugen, Einar (1972). *The Ecology of Language*. Stanford: Stanford University Press. p. 325-339, 1972.

HELLER, Monica. *Éléments d'une sociolinguistique critique*. Paris: Didier, 2002.

KACHRU, Braj B. Standards, codification, and sociolinguistic realism: The English language in the Outer Circle. *In: QUIRK, Randolph; WIDDOWSON, Henry G.* (org.): *English in the World: Teaching and Learning the Language and Literatures*. Cambridge: CUP, 1985. p. 11-30.

\_\_\_\_\_. The sacred cows of English. *English Today*, v. 4, n. 4, p. 3-8, 1988.

KACHRU, Braj B.; KACHRU, Yamuna; NELSON, Cecil. L. Introduction: The World of World English. In: KACHRU, Braj B.; KACHRU, Yamuna; NELSON, Cecil. L. (org.) *The Handbook of World Englishes*. Malden/Oxford: Blackwell, p. 1-16. 2006.

KONG, Lily. Globalization and Singaporean transmigration: Re-imagining and negotiating national identity. *Political Geography*, v. 18, n. 5, p. 563-589, 1999.

LEDEGEN, Gudrun. Normes. In: SIMONIN, Jacky; WHARTON, Sylvie (org.). *Sociolinguistique du contact : dictionnaire des termes et concepts*. Lyon: ENS éditions, 2013. p. 375-397.

LEIMGRUBER, Jakob R.E. *Singapore English*. Structure, Variation, and Usage. Cambridge: Cambridge University Press, 2013.

\_\_\_\_\_. SIEMUND, Pieter. TERASSA, Laura. Singaporean students' language repertoires and attitudes revisited. *World Englishes*, v. 37, n. 2, p. 282-306, 2018.

LEPAGE, Robert B; TABOURET-KELLER, Andrée. *Acts of identity: Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge: CUP, 1985.

MAKONI, Sifree; PENNYCOOK, Alastair. Disinventing and reconstituting languages. In: \_\_\_\_\_. (ed.). *Disinventing and reconstituting languages*. Clevedon: Multilingual Matters, 2007. p. 1-41.

MCARTHUR, Tom. English in the World and in Europe. In: HARTMANN, Reinhard (org.). *The English Language in Europe*. Oxford: Intellect, 1996. p. 3-12.

\_\_\_\_\_. *The English Languages*. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.

MOAG, Rodney; MOAG, Louisa. Fiji English: some perspective and the need for language planning. *Fiji English Teachers' Journal*, v. 13, p. 2-26, 1977.

MUFWENE, Salikoko. The indigenization of English in North America. In: HOFFMAN, Thomas; SIEBERS, Lucia (org.). *World Englishes: Problems, Properties, Prospects*. Amsterdam: Benjamins, 2009. p. 351-368.

MÜHLHÄUSLER, Peter. *Linguistic ecology: Language change and linguistic imperialism in the Pacific region*. London: Routledge, 1996.

PAKIR, Anne. The range and depth of English knowing bilinguals in Singapore. *World Englishes*, n. 10, p. 167-179, 1991.

PARK, Sung-Yul Joseph; WEE, Lionel. Three Circles redux: A Market-theoretic Perspective on World-Englishes. *Applied Linguistics*, n. 30, p. 389-406, 2009.

PENNYCOOK, Alastair. *Language as a Local Practice*. Oxford: Routledge, 2010.

\_\_\_\_\_. *Global Englishes and Transcultural Flows*. Oxford: Routledge, 2007a.

\_\_\_\_\_. The Myth of English as an International Language. In: MAKONI, Sinfree; PENNYCOOK, Alastair (org.). *Disinventing and Reconstituting Languages*. Clevedon: Multilingual Matters, p. 90-115, 2007b.

\_\_\_\_\_. *Critical Applied Linguistics. A Critical Introduction*. Mahwah: Lawrence Erlbaum, 2001.

PHILLIPSON, Robert. Americanización e inglesización como procesos de ocupación global. *Discurso & Sociedad*, v. 5, n. 1, p. 96-131, 2011.

\_\_\_\_\_. *English-Only Europe? Challenging Language Policy*. Oxford: Routledge, 2003.

\_\_\_\_\_. *Linguistic Imperialism*. Oxford: OUP, 1992.

QUIRK, Randolph. The English Language in a Global Context. In: QUIRK, Randolph; WIDDOWSON, Henry (org.). *English in the World: Teaching and Learning the Language and Literatures*. Cambridge: CUP, 1985. p. 1-6.

RAMPTON, Ben. *Language in Late Modernity: Interaction in an Urban School*. Cambridge: CUP, 2006.

SCHNEIDER, Edgard W. *Postcolonial English: Varieties around the world*. New York: Cambridge University Press, 2007.

SIEMUND, Peter; SCHULZ, Monika Edith; SCHWEINBERGER, Martin. Studying the linguistic ecology of Singapore: A comparison of college and university students. *World Englishes*, v. 33, n. 3, p. 340-362, 2014.

SILVERSTEIN, Michael. Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life. *Language and Communication*, n. 23, p. 193-229, 2003.

SKUTNABB- KANGAS, Tove. *Linguistic genocide in education or worldwide diversity and human rights?* London: Lawrence Erlbaum Associates, Inc., Publishers, 2000.

STRANG, Barbara M.H. *History of the English Language*. London: Routledge, 1970.

TAN, Ying-Ying. English as a 'mother tongue' in contemporary Singapore. *World English*, v. 33, n. 3, p. 319-339, 2014.

TOLLEFSON, James. *Planning language, planning inequality: Language policy in the community*. London: Longman, 1991.

TSUDA, Yukio. The diffusion of English: Its impact on culture and communication. *Keio Communication Review*, n. 16, p. 49-61, 1994.

WALLERSTEIN, Immanuel. *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*. Paris : La Découverte, 2004.

WEE, Lionel. *The Singlish Controversy. Language, Culture and Identity in a Globalizing World*. Cambridge, CUP, 2018.

WENGER, Étienne. *Communities of practice*. Cambridge: CUP, 2000.

**ABSTRACT****Endogenous Norms and Counter-Norms in World Englishes: Analysis Models and Fields of Advanced Modernity**

*This article provides a bird's-eye view of the various models and theories surrounding the issues of norms in World Englishes, in particular in the outer-circle postcolonial societies. It argues that the challenge of understanding the development of English in the world nowadays requires perspectives that are dynamic enough to take into account a variety of phenomena societies grapple with, such as migration, contemporary circulation of goods and people, virtual interactions and mobilities, the commodification of languages, i.e., in a nutshell, all sorts of phenomena produced by and in late-modernity. The claim here is therefore to shift analyses from static models where languages and norms are seen as homogeneous objects to dynamic ones where language and cultural practices are intrinsically linked to social ones. The second part of the article examines more specifically the issues of and debates on the emergence of linguistic norms in a highly globalized city and country in Asia: Singapore.*

**Keywords:** Linguistic norms. Endogenous and exogeneous norms. Postcolonial English. World Englishes. Singapore.

**RESUMO****Normas endógenas e contranormas do “inglês no mundo”: modelos de análise e campos da modernidade avançada**

*Este artigo fornece uma visão panorâmica dos vários modelos e teorias em torno das questões das normas em inglês mundial, em particular nas sociedades pós-coloniais do círculo externo. Argumenta-se que o desafio de entender o desenvolvimento do inglês no mundo hoje exige perspectivas dinâmicas o suficiente para levar em conta uma variedade de fenômenos que as sociedades enfrentam, como a migração, a circulação contemporânea de bens e pessoas, as interações virtuais e as mobilidades, a mercantilização das línguas, ou seja, em poucas palavras, todos os tipos de fenômenos produzidos por e na modernidade tardia. A alegação aqui é, portanto, mudar as análises de modelos estáticos em que linguagens e normas são vistas como objetos homogêneos para as dinâmicas nas quais a linguagem e as práticas culturais estão intrinsecamente ligadas às sociais. A segunda parte do artigo examina mais especificamente as questões e os debates sobre o surgimento de normas linguísticas em uma cidade de um país altamente globalizado na Ásia: Cingapura.*

**Palavras-chave:** Normas linguísticas. Normas endógenas e exógenas. Inglês pós-colonial. Inglês mundial. Cingapura.

**Gilles-Forlot** é Doutor em filosofia e letras pela Universidade Católica de Louvain (UCL); Professor de Sociolinguística e Ensino de Línguas no INALCO, em Paris. Membro do Conselho de Diretores da INALCO e Co-Diretor do Programa de Mestrado em Educação de Línguas e Ensino de Segunda Língua. Atua em pesquisas sobre as práticas linguísticas, o plurilinguismo e multiculturalismo, e na disseminação do inglês no mundo, em particular na Ásia.